

Pour une philosophie du déclencheur

Clivis 10, Bruxelles Oct. 84

L'appareil photographique est muni d'une touche qui déclenche. Personne ne s'étonne. Ce manque d'étonnement est, lui, étonnant. Bien sûr : nous sommes habitués à ce type de touches. Et nous savons les manier. J'appuie sur une telle touche, et ma lampe s'allume. Sur une autre, et mon téléviseur me montre une image. Sur une série de telles touches, et ce texte s'imprime sur une feuille. Un terroriste le fait, et un avion explose. Le Président des Etats-Unis et/ou le Secrétaire Général du Parti va finir par le faire, et la vie civilisée va disparaître de la surface du globe.

Néanmoins : malgré cette omniprésence des déclencheurs, et malgré la facilité avec laquelle nous les manions, il y a quelque chose de gênant. Nous décidons d'appuyer sur eux, et déclenchons un processus qui dépasse notre contrôle. Ils sont *automatiques*. *Autonomes* de nos décisions.

Voici un exemple de cette contradiction : je décide que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, et j'appuie sur le déclencheur d'un revolver. Un

processus automatique (mécanique, chimique) est déclenché que je ne peux plus arrêter. Suis-je *libre* quand je me suicide ? Ou quand je photographie (quoique photographe soit un geste un peu moins défini que le suicide) ?

Les déclencheurs sont rapides. Ils n'hésitent pas. Le manque d'hésitation est un symptôme de stupidité. Même la vipère hésite avant de happer, et la vipère n'est pas célèbre pour son intelligence. C'est pourquoi on a l'habitude d'appeler les appareils des « idiots ultra-rapides ». Mais c'est une erreur. Le déclencheur ne déclenche pas l'intelligence de l'appareil, mais celle de ses programmeurs. La photo est une intelligence confiée qui a été déclenchée.

Les déclencheurs sont rapides, parce qu'ils se meuvent dans le domaine des particules (par exemple des électrons). Ce sont des foudres à notre service. Une telle vitesse n'est pas de l'ordre des dimensions humaines. Mais les déclencheurs ont des effets sur le domaine où l'homme est la mesure de toute chose : ils

illuminent ma table, font des photos, me permettent de me suicider. Ils introduisent donc un élément trans-humain au domaine humain.

Les effets des déclencheurs sont immédiats. Ce ne sont pas des *médiations*. Quand je décide d'appuyer sur un levier, ma décision sera suivie d'un acte. Le levier est une *médiation*, un instrument. Dans le cas du déclencheur, la décision coïncide avec l'acte.

La philosophie médiévale a défini les anges comme des êtres chez qui la décision coïncide avec l'acte : des « esprits purs ». Le photographe un *Hell's Angel* ? A méditer.

Les déclencheurs sont ou bien célibataires, ou bien arrivent en famille. En *claviers*. Le déclencheur photo est célibataire, la famille des déclencheurs sur mon téléviseur compte sept membres, celle de ma machine à écrire en a cinquante. Ceci pose le problème du choix, et donc de la liberté.

Sur le clavier, je peux choisir une touche. Avec mon téléviseur, ce choix est net : à chaque touche correspond un canal.



Michel Vanden Eeckhoudt. Un déclencheur peut en cacher un autre...

Sur la machine à écrire, ce n'est pas aussi simple : à chaque touche correspond un signe, mais il y a des règles qui ordonnent la séquence des signes. Il faut se soumettre à ces règles. Suis-je donc plus conditionné par des règles devant la machine à écrire que devant le téléviseur. C'est en fait le contraire : j'y suis plus libre.

Avec l'appareil photographique, le choix est autre : appuyer ou ne pas appuyer, tout ou rien. « to be or not to be ». Est-ce être libre ? Peut-on quantifier le problème ? « Je suis cinquante fois plus libre avec la machine à écrire qu'avec l'appareil photo » ? En tous cas, une telle liberté quantifiable n'est pas celle pour laquelle se sont battus les révolutionnaires américains et français.

Il y a deux types de déclencheurs. Ceux qui émettent (par exemple une photo) et ceux qui reçoivent (par exemple du courant électrique). Les uns *publient*, les autres *privatisent*. Selon Hegel, c'est une manifestation de la « conscience malheureuse ». Si je gagne le monde je me perds, et si je me gagne je perds le monde. Mais, en ce qui concerne les déclencheurs, la « conscience malheureuse » ne devrait plus se manifester. Ils sont au-delà de la conscience humaine. C'est pourquoi les déclencheurs-émetteurs et les déclencheurs-récepteurs ne sont pas encore des déclencheurs conscients de leurs propres virtualités. Ils doivent être perfectionnés.

J'allume ma lampe : ai-je privatisé un courant électrique ? Le courant, le champ électro-magnétique, le fil de cuivre, est-ce une chose publique (une république) ? Et ma lampe, est-elle une chose privée ? Et si oui, privée de quoi ? Je photographie : ai-je publié une image ? L'image est-elle privée, et si oui, où est-elle : dans mon appareil, dans ma tête, au grand air ? Et la photo, est-elle publique ? J'allume mon téléviseur : ai-je privatisé le Président de la République dans ma cuisine ? Est-il encore un homme public, ma cuisine est-elle toujours privée ? Les déclencheurs font fi de la distinction entre public et privé. Ils nous obligent à revoir nos catégories politiques et celles de la propriété.

Je publie pour m'engager sur la place publique. Ce texte est mon engagement politique. La photo est l'engagement politique du photographe. Est-ce vrai ? N'est pas le déclencheur qui a fait la photo, et d'où et vers où l'a-t-il faite ? Si le photographe est honnête, la réponse sera difficile. Mais il y a une solution au problème politique du photographe. Il faut changer les déclencheurs, pour qu'ils puissent à la fois émettre et recevoir. Comme le font les déclencheurs du téléphone. Dans ce cas, la photo deviendra dialogique. Ni privée, ni publique, mais inter-subjective. Je reçois l'image, je la change, je l'émet, et je la reçois changée une nouvelle fois. C'est le ping-pong de la télématique. Plus de problème politique : il n'y a plus de place publique, ni d'espace privé, seul subsiste le dialogue. Voilà le déclencheur véritable. Pour le faire marcher, il faut électro-magnétiser la photographie. La photo chimique est dépassée non seulement techniquement, mais surtout politiquement.

Je manie le déclencheur avec le bout du doigt. C'est un comportement révolutionnaire. Avant l'arrivée des déclencheurs, voilà comment on se comportait : on manipulait des objets avec les mains (*travail*). Pour pouvoir le faire, on les tâtonnait avec les doigts (*connaissance*). Et pour savoir quel objet connaître et travailler, on le montrait du bout du doigt (*signification*). Avec l'arrivée des déclencheurs, tout cela est révolu. J'appuie sur le déclencheur avec le bout du doigt, et c'est lui qui connaît et travaille pour moi (ordinateur et robot). Je me limite à signifier.

Le déclencheur a amputé mes mains et mes doigts, et il ne me laisse que le bout de ces derniers. J'indique, je commande, je signifie, je donne un sens. C'est pourquoi la photo n'est pas une œuvre (le résultat d'un travail humain), ni un document (le résultat d'une connaissance humaine). C'est un modèle : une indication, une commande, un impératif. C'est

une prolongation de la pointe de mon doigt qui montre comment connaître, comment jouir, comment vivre. Il est temps que la critique photographique en devienne consciente et qu'elle cesse de parler de l'art photographique et de la photo documentaire.

Je manie le déclencheur avec le bout du doigt, et c'est une révolution culturelle. C'est la « troisième révolution industrielle ». Une société nouvelle est en train de naître. L'homme sera substitué dans le travail par des robots, et dans la connaissance par des intelligences artificielles. Il les commandera du bout des doigts (il les programmera). A moins qu'il ne soit programmé par eux. Voilà le défi des déclencheurs.

Les déclencheurs sont commandés par nous. Ils déclenchent un processus que nous ne contrôlons pas. C'est pourquoi il faut faire une philosophie des déclencheurs.

Vilém Flusser



Radisic : L'ultime déclenchement